





Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.



L E

TESTAMENT

D E

JEAN JAQUES ROUSSEAU.

*Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.*

M.DCC.LXXI.

TESTAMENT

JEAN JAQUES ROUSSEAU

Paris chez la Citoyenne Lesclapart
à la vente de la Citoyenne Lesclapart

M. DCC. LXXI.



TESTAMENT

D E

JEAN JAQUES ROUSSEAU.

IL est temps de mettre fin à
mes longues ecritures: elles
ont intéressé un grand nombre

B

de

de lecteurs, qui fouhaittent fans
doute que par un dernier escrit,
j'exprime mes derniers senti-
mens : je dois les fatisfaire,
je vois jetter un coup d'oeil
rapide sur mes principaux ou-
vrages, et avant de rompre ma
plume, j'adoucirai peutetre ce
que j'ai avancé de peu agréable
à plusieurs. Le tout autant que
ma mémoire altérée par la viel-
lesse pourra me le permettre, il
est bon de mourir en paix avec
tout

tout le monde, heureux si je
 pouvois trouver sur le soir de
 la vie, le repos dont les hom-
 mes et la fortune ne m'ont pas
 permis de jouir pendant cette
 journée orageuse, Je ne me
 flatte point au reste, que cette
 espece de testament soit exempt
 d'erreur; mais ma droiture
 n'étant suspecte à personne,
 j'espere que mes dernieres er-
 reurs paroîtront aussi excusa-
 bles que les premières.

Mon mémoire contre les arts
et les sciences est le premier
ouvrage qui m'a attiré une
célébrité que je n'ambitionnois
pas. L'academie de Dijon cou-
ronna cet escrit, je la félicite
d'avoir eu cette noble hardieffe.
Le peu de vérité que nous
connoissons dans nos sciences,
ou plutôt dans demi sciences,
ne mérite pas d'être fort estimé,
et il n'est pas facile de prouver
qu'elles fassent plus de bien que
de

de mal, car malgré tout ce qu'on a produit sur cette matière, le procès n'est pas encore en état d'être jugé. A l'égard des arts, ceux de luxe ne procurent aucun bien solide, et sont manifestement nuisibles. Cependant ils sont les plus cultivés et les plus honorés, tandis que les arts essentiellement utiles sont négligés et méprisés: tant les hommes connoissent bien leurs vrais intérêts, en temoignant

nant peu d'estime pour tous ces objets frivoles, l'académie de Dijon a porté un jugement très philosophique, et elle a fait sagement de dédaigner les raileries, qui ne sont autre chose que les argumens des ignorans et des fots.

Je déclare au grand poëte qui a tant plaisanté sur le livre de l'inégalité des conditions et autres sujets, que ses plaisanteries

ries ne peuvent manquer d'être
 bonnes, puis qu'il a cent mille
 livres de rente, raison suffisante
 pour railler finement. Quant
 aux autres censeurs de ce livre,
 j'approuve fort que ceux d'en-
 tre eux qui sont courbés sous
 le poids de l'infortune, demeu-
 rent contents de leur état. Je
 leur permets volontiers de croire
 que tout est sagement disposé
 dans la société, et que les
 passions humaines ont très bien
 arrangé

arangé toutes choses. Je les
prie néanmoins de me permet-
tre de penser comme je l'ai tou-
jours fait, que les hommes doi-
vent tendre uniquement à être
heureux, que s'ils peuvent
l'être, ce n'est qu'en obeissant
aux loix de la nature et de la
raison, que ces loix ne disent
point, ceux ci commenderont
en maitre, ceux là serviront en
esclavas ; les uns auront un
superflu inutile, les autres fe-
ront

ront toujours dans un danger
 prochain de mourir de faim.
 Que l'amour propre a engendré
 l'intérêt. Que l'entérêt est le
 pere de presque tous les crimes.
 Que cette détestable famille a
 introduit un tel desordre dans
 la société, qu'un homme est
 devenu un loup pour un autre
 homme. Qu'enfin c'est à juste
 titre que notre globe mérite le
 nom de petites maisons de l'u-
 nivers : heureux dumoins, si

C

dans

dans une autre vie où il est plus que probable que nous nous trouverons et que tout sera pesé, nous ne sommes traités que comme des insensés, et non comme des méchants.

Le contract social a été critiqué par des politiques qui, je pense, ne l'ont pas bien compris, je vais donc m'expliquer si clairement qu'ils ne pourront plus s'y m'éprendre.



Il est impossible que les souverainetés se soient établies autrement que par le consentement des peuples, ou par la force. Le despotisme a été fondé par ce dernier moyen, une force supérieure a toujours le droit de la détruire, puisque ce gouvernement étant destructif de tout contract social et essentiellement pernicieux, ne peut devenir légitime par le laps de tems, quoi qu'il soit le plus

simple des gouvernements il ne laisse pas d'en être le plus mauvais. Voici ce que j'entens par le contract social. Il seroit absurde de supposer que les peuples en confiant l'autorité à une ou plusieurs personnes aient parlé de la sorte. Nous vous donnons sur nous un empire arbitraire et absolu. Nous consentons que vous vous empariés, quand il vous plaira, de nos femmes, de nos enfans et de

de nos biens. Nous vous permettons de nous oter la liberté ou la vie quand vous le jugerés à propos. Les peuples n'ont fait, et n'ont pû faire avec ceux qu'ils choissoient pour dépositaires de l'autorité, que les conventions suivantes. Comme l'anarchie nous rendroit malheureux, nous remettons entre vos mains toute la liberté dont nous pouvons naturellement nous dépouiller, et nous consentons

sentons que pour nous gouverner, vous vous serviés du pouvoir que vous recevés par ce dépôt ; à condition toute fois que vous suivrés les loix de la nature et de la raison. Cette convention a été rellement faite, ou entenduë tacitement comme essentielle à la chose. Je l'appelle contract social, acte qui ne peut être enfreint sans injustice, et sans se declarer ennemi de l'humanité. Les sou-
vé-

vérainetés établies par contract social sont toutes républicaines ou monarchiques, et toutes bonnes ou mauvaises, suivant qu'elles sont plus ou moins conformes ou opposées à ce contract; mais par leur diverse nature, elles sont toutes plus ou moins exposées aux dangers et aux abus. La monarchie convient aux grands états, l'aristocratie et la démocratie aux états peu étendus.

L'ex-

L'exemple de la prospérité de la république Romaine n'est point contraire à cette vérité. Ce gouvernement n'étoit proprement republicain que dans l'Italie. Les proconsuls et les preteurs qui gouvernoient le reste, étoient de vrais monarques. Les établissemens humains étant vicieux de leur nature, les abus doivent nécessairement abonder dans tous les gouvernemens. Celui qui vivroit dans une fou-

ve-

verainité où l'administration
feroit en opposition avec la
raison, devrait se borner à en
gémir et se soumettre à la plus
forte de toutes les loix, celle
de la nécessité; vérité qui est
la conséquence et le résultat du
contract social.

Je répondrai en passant à
ceux qui m'ont reproché de ne
m'être pas assez étendu sur le
gouvernement d'Angleterre,

D qui

qui selon eux est un chef
d'oeuvre d'administration poli-
tique. Je fais que les Anglois,
pour avoir reuni la monarchie,
l'aristocratie, et la démocratie
par un lien commun, préten-
dent que leur gouvernement est
le plus sage et le plus heureux
qui soit sur la terre ; mais je
suis bien éloigné de penser de
la sorte. Ce gouvernement
mixte a evidemment les incon-
veniens des trois dont il est
com-

composé, il n'est pas si evident qu'il en ait les avantages. On y voit un peuple qui nomme des représentans élus dans le trouble, et souvent par la corruption des electeurs, ce qui répend l'esprit d'intérêt et de factions. Les représentans devenus les organes de la volonté publique, peuvent être à leur tour corrompus: dans ce cas on opprimeroit le peuple en paroissant obeir à la loi, et en

D 2 suivant



fuivant toutes les formes ; genre
 d'oppression plus odieux que le
 despotisme : Celui ci tyrannise
 ouvertement, et pour ainsi dire
 franchement, tyrannie moins
 intolérable qu'un oppressi-
 on légale, qui insulteroit aux
 malheureux par une fausseté
 hypocrite. Le moindre incon-
 vénient de cette constitution
 est la crainte continuelle des
 dangers aux quels elle expose,
 et la défiance nécessaire qu'elle
 pro-





produit, le peuple etant forcé de suspecter ceux mêmes qu'il a chargés de le deffendre. Dès lors plus de sécurité, plus de paix intérieure. Du choc des passions, des vues, et des intérêts opposés, naissent les divisions et les factions qui rendent cet etat plus orageux que la mer qui l'environne. J'estime les Anglois surtout à cause de leur haine vigoureuse pour l'esclavage du corps et de l'esprit,

mais

mais je ne puis admirer un gouvernement de la nature du quel il résulte tant d'abus. Je ne devois donc pas dire que le gouvernement d'Angleterre étoit le meilleur de tous puisqu'il ne me paroïssoit pas tel.

Les censeurs de la nouvelle Héloïse feront bien de parcourir de nouveau cet ouvrage ; ils comprendront sans doute qu'ils ne s'y sont pas pris comme il falloit,

falloit, au lieu de s'appesantir sur les amours de l'héroïne, il eut été mieux de montrer que Julie, quoiqu'elle fut une jolie fille, ne laissoit pas d'être une petite prêcheuse, trop savante pour son age et pour son sexe, et de plus un peu pédante. Que ce dernier deffaut est plus ou moins propre à tous les personnages de l'Héloïse. Qu'à la vérité cette tache est presque naturelle dans le pais de Julie,

et

et autres pais adjacents, tous les hommes et la plûpart des femmes y etant un peu ou beaucoup affectés de pédantisme, mais que l'auteur en se conformant trop esactement au vrai, a nui à l'agrément de son ouvrage. Que le heros trop ressemblant de caractère à l'héroïne, déplait parfois egale-ment. Que le Sieur de Volmar en epousant une fille non vierge pour la rendre sage, raisonne
comme

comme un hiperboréen. Que Mylord Edouart agit en Suisse comme un grand homme, et en Italie comme un enfant. Que dans ce Roman, la vraisemblance est notablement lésée. Que le stile est trop uniforme, trop élevé, et d'ailleurs trop bon pour un país où les personnes les plus instruites, disent rarement quatre mots sans offencer trois fois la grammaire. Loin de faire ces re-

E

mar-

marques et autres aussi faciles, les critiques ont pris à la lettre ce que l'auteur n'a pas dit sérieusement, savoir que toute fille qui lira quatre pages de ce livre est une fille perduë, en conséquence ils se sont amusés à déclamer contre l'indécence de peindre l'ivresse de l'amour, et ils n'ont pas pris garde qu'en condamnant les deux amans dans la circonstance où ils intéressent le plus, cette sévérité

ref-

semble fort au deffaut général
des perfonages de l'Héloïse.

Ceux qui ont critiqué l'E-
mile, ont objecté qu'il etoit
un Roman d'education, une
chimere qu'on ne peut réalifer.
Je les féliciterois de leur exquise
sagacité, si je ne n'avois dit la
même chose dant vingt endroits
de ce livre, il vaudroit mieux
qu'ils euffent tâché de prouver
que l'auteur a manqué son

E 2 objet,



objet, qui étoit de montrer les vices des méthodes d'éducation; d'exposer le plus pour exciter à faire le moins; de proposer des vues nouvelles et utiles pour mieux élever les jeunes gens des deux sexes; pour rendre les uns hommes forts et raisonnables, et les autres, femmes charmantes et estimables; ce qui n'est pas fort commun.

Je

Je déclare à tout Vicaire,
Ministres, Proposants et autres
semblables, qui ne pensent
point comme le Vicaire Savoy-
ard, qu'en rapportant les opi-
nions de ce dernier, je n'ai pas
du les offencer. Si par hazard
le Savoyard avoit raison, il ne
feroit pas equitable d'en accuser
son historien. Au sur plus
avoir raison n'est pas un grand
mal, quoiqu'il soit affés rare.
Je les invite à user d'indulgence
envers

envers leur confrere, attendu sa simplicité et sa bonne foi. D'ailleurs sans rien dire de fort neuf sur l'existence d'un premier principe, il a traité ce sujet, celui de l'homme et des devoirs de l'homme, d'une manière si précise, si bien suivie, et si forte que personne ne peut lui être comparé à cet egard. La charité semble exiger qu'on lui fasse quelque grace sur son Scepticisme involontaire: on peut

peut présumer que s'il eut cessé d'être sceptique, ceux qui ne le sont pas auroient été encore moins contents de ses opinions.

Malgré tout ce qu'on a dit et écrit contre les lettres de la Montagne, elles me paroissent toujours tenir bon. Comme elles ont été une occasion de dans mon ancienne patrie, j'aurois peut-être agi plus sagement de ne les pas publier ;
mais

mais je ne suis qu'un homme
foible. J'avois été jugé sans
être entendu, on avoit dessein
de me donner une admonition
paternelle, et on fit l'étrange
qui pro quo de donner contre
moi un decret de prise de corps ;
il n'est pas étonnant que je me
fois laissé entraîner à l'envie de
dire à mes juges qu'ils s'étoient
mépris' et à celle d'exposer bien
clairement la constitution fon-
damentale de mon ancienne ré-
pu-

publique. Le calme paroît maintenant avoir succédé aux tempêtes de cette petite mer : je prens la liberté de conseiller aux pilotes et aux matelots de vivre en paix, de travailler de concert à la manœuvre, et de profiter de l'expérience du danger passé. Qu'ils deignent considérer que si la sainte sion subsiste encore, si ses murs ne sont pas au niveau de l'herbe champs. C'est que le grand

sup

F

Roi

Roi l'a méprisée, ou qu'il a eu plus de modération qu'elle n'a eu d'inquiétude et de légèreté. Qu'il leur plaife aussi de remarquer que quand on a un procès avec son frere, il est prudent de le terminer portes clausés, et sans appeler de secours. Que quand on a chez soi une volonté générale, c'est une politique pitoyable de recourir à une volonté estrangere. Qu'ils fassent attention que quand ceux
 qui



quelles on ne tire qu'une douzaine de mousquetades, sont moins abominables que celles où on entire des millions, elles n'en sont que plus ridicules. Puisque l'occasion s'enpresente ici, je reconnois que Messieurs d'enhaut sont de très magnifiques Seigneurs que Messieurs d'enbas sans être si magnifiques ne laissent pas d'être des seigneurs considérables. Que les pasteurs et ministres sont des prédicateurs bien expérimentés, et ver-
fés



fés dans la science des écritures
 et lectures, je permets de tout
 mon cœur à ces theologiens et à
 tous autres d'avouer ou de nier
 qu'ils sont Sociniens. Je ne
 trouve pas mauvais qu'ils adop-
 tent les opinions de Jean Cal-
 vin, ou de Martin Luther, ou
 le sentiment Ultramontain, ou
 tout autre système que bon leur
 semblera, quand même ce seroit
 celui du prophète de Medine,
 ou celui de Zorastre de Brama

ou

ou de Fo; à condition nean mois
qu'ils croiront en Dieu, et feront
justes, bienfaisans, modestes,
tolerans, point inquiettans et
point rêches: Ce que faisant ils
laisseront à chacun la liberté
de croire ce qu'il pourra et
feront bien.

J'avertis les habitans de Motier
Travers et des montagnes, qu'il
ne suffit pas de savoir presser des
laittages et faire des montres et
hor-

horloges, qu'il faut encore avoir de l'humanité, et souffrir que chacun suive les lumieres de sa raison. Il seroit trop odieux de jetter des pierres aux vrais ou prétendus non conformistes. S'ils sont tranquiles et soumis aux loix, j'invite Mr. De Montmolin et les pasteurs de sa classe représenter aux habitans des montagnes que la lapidation n'est plus de mode aujourd'hui, et qu'ayant si bien accueilli le
 luxe

luxe et les belles manieres de France, en quoi ils ont très bonne grace, l'usage de la lapidation leur donneroit un air Israelite destructif de toute élégance.

Mes anciennes opinions ont pû déplaire à plusieurs personnes. J'ai promis d'adoucir ce que j'ai dit de peu agreable à quelques uns de mes lecteurs, je vais tenir parole.

Je

Je me répens d'avoir avancé que la plûpart des académies n'étoient que des etabliffemens rifibles, frivoles et bons à rien, J' éstime maintenant qu'ils font bons à quelque chose, car les nations etrangeres voyant l'Europe surchargée de societés de favans en titre, ne peuvent manquer de reconnoitre la supériorité de nos lumieres, et d'avoir pour nous une confi-

G

dans

dans le lointain, je prie les académies d'excuser mon erreur, et de ne point faire de moi un académicien.

Je demande pardon à la médecine d'avoir dénigré et vilipendé cet art divin: d'avoir pensé qu'elle ne connoissoit que très superficiellement l'état du corps en santé et l'état du corps malade: qu'elle ignoroit absolument la cause des maladies,

dies, la nature des remedes et leur maniere d'agir: qu'elle estoit chargée de sistêmes et de vaines imaginations, qui servoient parfois de bouffole à sa pratique: qu'elle n'estoit qu'un art conjectural et manquant de fondement, ce qui lui donnoit un air de famille avec l'Astrologie, la Cabale et l'Alchimie: qu'enfin elle ne pouvoit se soutenir que par la protection du hazard, et par l'envie qu'on a

de guerir à toute sorte de risques. Je desavoue ces impiétés médicales, et je reconnois qu'un médecin expérimenté, prudent, libre de préjugés et de sistêmes, obeissant autant qu'il peut à la nature, n'est point un jongleur, et peut même être utile aux malades, quand il n'ordanne que peu ou point de remedes. Malgré mon répentir, je ne m'attens pas que les médecins deignent me

par-



pardonner; leur resentment est
 juste. Si devenant malade et
 tombant dans le délire, j'im-
 plorois leur secours, je con-
 viens qu'il seroit raisonnable de
 me le refuser et même je les en
 prie.

Je demande très humble-
 ment pardon à la musique
 Françoisse, d'avoir soutenu
 qu'elle n'étoit point une mu-
 sique, et qu'elle étoit aussi de-
 sagréable

sagréable que les cris que font
 jetter les douleurs de la colique.
 Je reconnois maintenant
 que la musique Françoise est
 véritablement une musique *talis*
qualis, et qu'elle est plus agré-
 able que les cris de la colique.

Je crois être en paix avec
 l'opera de Paris, de puis que
 je l'ai dignement célébré dans
 mon dictionnaire, où j'ai re-
 connu que l'académie royale
 de



de musique etoit celle de toutes les académies de l'Europe qui faisoit le plus de bruit, actuellement je fais tous mes efforts pour admirer les Dieux de cet opera, ses enchantmens, ses machines, ses balets et surtout ses héros mourants en musique et en mesure, j'espere que si je vis encore quelques années, je parviendrai à trouver ce spectacle très naturel et très beau.

Le

Le peuple comique a écrit
 et déclamé contre moi, pour
 lui montrer que je n'en con-
 serves point de ressentiment, je
 vais lui donner un bon conseil
 dont je crains fort qu'il ne pro-
 fite pas. L'art dramatique est
 si defectueux, qu'on peut dire
 qu'il n'existe pas un seul drame
 qui en instruisant et touchant
 le spectateur éclairé, puisse lui
 faire cette illusion qui seroit la
 perfection de l'art. Ce n'est
 point

point la faute du Comédien,
c'est celle des auteurs qui ne
savent pas affés imiter la na-
ture: mais rien n'est si cho-
quant sur le théâtre que l'é-
trange opposition de l'acteur
avec le personnage qu'il repre-
sente. Quand on voit que
celui qui se donne pour Caton,
n'est qu'un histrion, et que celle
qui joue le rôle de Lucrece
est moins une Lucrece qu'une
Messaline, un contraste si frap-

M

H

pant

pant semble être une insulte
adressée publiquement à la ver-
tu. L'honnêteté publique, et
même le plaisir des spectateurs
exigeroit donc que les comé-
diens n'admissent parmi eux
que des sujets qui eussent des
mœurs. Je comprends que le
comédien répondra qu'il est
impossible de trouver de tels
sujets, mais l'avis que je donne
au peuple comique n'en est pas
moins bon.

Mes

Mes plus nombreux adver-
saires sont parmi le peuple dé-
vot. Les dogmatiques ont eu
raison de me dire que je ne de-
vois point écrire sur des matie-
res theologiques. En effet cela
ne sert qu'à inquiéter les foi-
bles, sans instruire les forts qui
prétendent savoir à peu près à
quoi s'en tenir : d'ailleurs ces
matieres traitées d'une certaine
façon, pourroient offencer les
dévots. Si leur modération

universellement reconnue, ne prouvoit qu'ils n'ont point de bile. Ayant fait la faute d'écrire sur ce sujet, je ne pouvois parler différemment sans démentir ma conscience: dans tout ce que j'ai avancé je n'ai pris pour guide que le sens commun que j'ai reçu de la nature. Si mon sens commun n'est pas fait comme ce lui des autres, tout ce qu'on peut en conclure c'est que je suis un homme singulier.

On

On n'a pas manqué de m'accuser de singularité. Si l'on entent par là un homme qui cherche à se distinguer par des idées bifares, et par la manie de braver les usages communs et raisonnables, j'espère de n'être pas singulier. Si l'on désigne ainsi cette force d'ame qui élève un homme au dessus des revers, qualité fort singuliere aujourd'hui, jé souhaiterois de mériter ce titre. S'ils veulent dire
 que

que je suis un homme simple
 et droit, agissant bonnement,
 donnant mes sentimens pour
 tels quels, sans autre prétention
 que d'être utile aux hommes,
 s'il m'étoit possible, et sans leur
 demander autre chose que de
 ne me point faire de mal,
 j'avoue que dans ce sens, le
 titre d'homme singulier m'est
 affés justement accordé.

Comme je n' ai pas pris la
 peine de lire tout ce qu'on a
 écrit

ecrit contre mes ouvrages et
contre leur auteur, j'ignore si
quelqu'un a remarqué l'osten-
tation de la devise *vitam im-
pendere vero* : en tout cas je
me la reproche ici. Publier
qu'on est disposé à devenir le
martir de la vérité, c'est an-
noncer qu'on se croit digne
d'être son champion, c'est affi-
cher qu'on se regarde comme
un être important ; ce qui est
pour le moins un peu trop vain.

On

pouvoit aussi me reprocher
d'avoir laissé faire mon portrait,
et d'en avoir répandu des copies.
A la vérité ce travers est général
dans mon país et dans bien
d'autres, où une foule de gens
font travaillés de la manie de
se faire peindre, mais je sens
maintenant qu'une telle peti-
tesse est un effet de ce sot amour
propre qui rend tous les hom-
mes plus ou moins ridicules.

O

Je

Je ne dois point oublier de remercier les juges qui ont prononcé des arrêts contre mes ouvrages, ils m'ont fait plus d'honneur que n'en attendoit un rêveur obscur tel que moi. Les jugemens ont exigé un examen qui, vû la difficulté des matieres, a dû etre bien long, et faire perdre un tems considerable, destiné à des affaires plus importantes : j'en suis d'autant plus reconnoissant. Ce-

I

pendant

pendant comme les philosophes ne reconnoissent aucun tribunal infallible sur les matieres condamnées dans ces arrêts, il me feroit loisible de ranger mes juges au nombre de mes autres censeurs, et d'appeler du tout à la raison, mais je suis un ecrivain sans entêtement et sans prétention. J'ai toujours cherché la vérité et me suis vanté rarement de l'avoir trouvé, j'ai répété mille fois à mes lecteurs,

ce

ce que je vous dis me paroît
 vrai: il l'est peutêtre, mais
 voyés vous même, je ne tra-
 duirai donc point mes juges au
 tribunal de la raison. Cet ap-
 pel feroit contraire à mon ca-
 ractere d'homme simple, sans
 préjugé, et qui doit être sans
 vanité, autant qu'il lui sera
 possible.

Je déclare à tous mes adver-
 saires faisant raisonnemens, ser-

I 2 mons,

mons, railleries, critiques et fatires, que je ne suis humilié, ni enorgueilli de leur grand nombre, mais je me répens beaucoup d'avoir deffendu quelques unes de mes opinions et de mes actions, des escrit, doivent se deffendre eux mêmes. A' l'égard des actions, un homme ferme doit se contenter du témoignage de sa conscience et dédaigner tout le reste. Le prétexte de repousser la calomnie,

nie, de deffendre son honneur,
est un prestige de l'amour pro-
pre, prestige au quel j'ai ré-
sisté souvent, plus souvent peut
être qu'aucun autre ecrivain,
mais j'ai eu le malheur de me
laisser entrainer quelquefois à
cette illusion. J'ai manqué
l'occasion de donner un exem-
ple unique de constance philo-
sophique, et de fermeté stoï-
que, celui de n'opposer à cette
légion d'adversaires qu'un si-
lence

lence absolu. Si j'avois toujours scü me taire, je n'aurois pas pris la peine d'ecrire ceci ; mais je l'ai prise parcequ'une faute de plus ou de moins n'est qu'une bagatelle.

F I N.





TABLE DES MATIERES.

CHAPITRE I.
 De la Philosophie.
 CHAPITRE II.
 De l'entendement humain.
 CHAPITRE III.
 De la premiere operation de l'esprit.
 CHAPITRE IV.
 De la Memoire.
 CHAPITRE V.
 Du jugement.
 CHAPITRE VI.

LE

TESTAMENT

DE

JEAN JAQUES ROUSSEAU.

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13 **B.I.G.**

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black

